

— 266 —

Adieu, hospital ar Roue,
 Me n'ho kwelin goude ;
 N'am bezo pelloc'h nep-sort plijadurès
 O pourmen dre-z-och en kefer ma mestrès !

Adieu, pors Brest ha Recouvrans,
 'C'h an da guitaad Frans,
 Ar Roc'h, Landernè, Castel-Pol, Montroulès,
 Landivichau tremenen aliès !

Adieu, kerent ha mignoned,
 C'hui na bartifet ket :
 Canet eur zonic ewit em recreïn,
 M' hen grañ ive, pa vin en Enesi !

Plouaret.

SON ZOUDARD

Tri fòtr iaouanc deuz ar c'hontre
 A zo partiet d'ann armè ;

Ho zri d'ann arme partiet,
 Hac ho zri ec'h int glac'haret,

Abalamour d'ho mestrezed,
 Pere a zo er gèr chommet.

Ar iaouancan deuz anezhe
 A deu da c'houlenn he gonjè :

— Conjè, cabitenn, a c'houllan,
 Ewit monet d'ar gèr breman,

Na da welet ma dous, Annan
 Am eus clewet làret zo clanv.

Az zoudard iaouanc a làre,
 'N ti he vestrès pa arrie :

— Demad ha joa 'bars en ti-man !
 Ma dous Annan, pe-lec'h e-man ?

— 267 —

Adieu, Hôpital du Roi,
Je ne vous verrai plus ;
Je n'aurai dorénavant le plaisir
De me promener devant vous, à côté de ma maîtresse !

Adieu, port de Brest et Recouvrance,
Je vais quitter la France,
Et vous, La Roche, Landerneau, Saint-Pol, Morlaix,
Landivisiau, par où je passais souvent !

Adieu, parents et amis,
Vous, vous ne partirez pas ;
Chantez une chanson pour vous récréer,
J'en ferai autant, quand je serai aux Iles (Colonies).

Plouaret.

CHANSON DE SOLDAT

Trois jeunes gars de la contrée
Sont partis pour l'armée,
Tous trois pour l'armée (sont) partis,
Et tous les trois sont navrés,

A cause de leurs maîtresses,
Qui sont à la maison restées.

Le plus jeune d'entre eux
Vient demander son congé :

— Congé, capitaine, je demande,
Pour aller à la maison maintenant,

Afin de voir ma douce Anna,
Qui, à ce que j'ai ouï dire, est malade.

Le jeune soldat disait,
Chez sa maîtresse quand il arrivait :

— Bonjour et joie en cette maison,
Ma douce Anna, où est-elle ?

— 268 —

He c'hoar Mari a oa en ti
A respontas neuze 'wit-hi :

— Anna 'zo marw ha douaret,
Hac ive ma c'hoar all Jannet.

— M'è marw Anna, n'è ket gant joa,
Met gant keun d' 'n amourous 'defoa !

KIMIAD SOUDARD AR RÉPUBLIC

Zilaouet hac e clewfet, hac e clewfet canan
Eur zôn a zo bet zavet a newez er bloaz-man ;

'Zo grêt da daou den iaouanc a barrouz Pleuverit,
Evit ar blawez daou dimeuz ar Republic ;

Evit ar blawez daou deuz a Republic Frans.
Kent 'wit lâret davantaj, me hec'h a d'hi c'hommans.

Diganec'h a c'houlennan iscuz, compagnonès,
Me na gomzi deuz a den nemet deuz ma mestrès...

Na en noz diaroù ha ma oa partiet,
An noz Pardon Pleuverit, hen eus bet lavaret :

— Deus ganin-me, camarad, deus ganin da vale,
Rac me renc kimiadi ouz ma mestrès, fete ;

Me a renc kimiadi fenez ouz ma mestrès,
Rannan a ra ma c'halon gant ann dristidigès.

P'arrias en tal ann nôr hen eus bet remerket...
— Otro Doue ! emezhan, calon disconzolet,

Zerret è ann dorjo, èt ann dud da gousked !
— Taw, a lâr he gamarad, na em disconzol ket ;

Taw, a lâr he gamarad, na em disconzol ket,
Me a scoïo war ann nôr, ma vô dit digorret.

Hac hen skeñ daou pe dri dôl ewit goulenn digor,
Ha donet ann hini goz da zigerrî ann nôr.

— 269 —

Sa sœur Marie qui était dans la maison
Répondit alors pour elle :

— Anna est morte et enterrée,
Et aussi mon autre sœur Jeannette.

— Si Anna est morte, ce n'est pas avec joie,
Mais de regret pour un amoureux qu'elle avait.

LES ADIEUX DU SOLDAT DE LA RÉPUBLIQUE

Écoutez et vous entendrez, et vous entendrez chanter
Une chanson qui a été levée nouvellement, cette année-ci,

Qui est faite à deux jeunes gens de la paroisse de Peumerit
En l'an deux de la République,

En l'an deux de la République française .
Avant de dire davantage, je vais la commencer.

A vous je demande excuse, compagnie ;
Je ne parlerai de personne (autre) que de ma maîtresse...

La nuit qui précéda son départ,
La nuit du pardon de Peumerit, il a dit :

— Viens avec moi, camarade, viens avec moi te promener,
Car il faut que je dise adieu à ma maîtresse, aujourd'hui ;

Il faut que je dise adieu, cette nuit, à ma maîtresse ;
Mon cœur se brise de tristesse.

Comme il arrivait près de la porte, il a remarqué (qu'elle
— Seigneur Dieu ! dit-il, cœur désolé, [était close)

Les portes sont fermées, les gens sont allés se coucher !
— Tais-toi, dit son camarade, ne te désole pas ;

Tais-toi, dit son camarade, ne te désole pas,
Je frapperai à la porte, pour que l'on t'ouvre.

Et lui de frapper deux ou trois coups, pour demander qu'on
Et de venir la vieille ouvrir la porte. [ouvrit,